

SUR LES FEMMES

« Je connais bien tel cheval, disait Aristote, mais je ne connais pas la chevalité. » Ainsi le philosophe des concepts avouait-il les limites de son ambition. Rien de plus hasardeux, en effet, que de dégager de l'infinie variété des individus les traits sommaires qui désigneront toute l'espèce. A tenter l'aventure, il est bien rare qu'on ne commette quelque injustice et qu'on n'entende bientôt s'élever les plus justes protestations. Mais telle est l'impatience de l'esprit qu'il ne peut suspendre son jugement, surtout si le cœur et l'imagination s'en mêlent : c'est alors l'être entier qui exige de répondre. Cela nous arrive chaque jour et la conversation périrait si nous devions d'abord, pour oser y entrer, justifier de connaissances exhaustives. Mais que dire s'il s'agit de l'être le plus énigmatique et le plus séduisant ? Sans doute pourrait-on interdire aux robots de se prononcer sur la Femme ; ils n'en éprouveront aucune gêne, leur existence n'en sera pas modifiée. Il n'en va pas de même pour nous : dès l'approche de l'âge adulte, nous sommes infiniment plus pressés de nous donner une idée générale des femmes, que de définir l'Anglais, l'Espagnol ou l'Allemand.

Diderot n'échappa nullement à la règle ; mais, s'il dut s'y soumettre, ce fut du moins sans naïveté. On pourrait produire maint passage où il confesse que la luxuriance des êtres échappe à toute définition : « Ah ! chère femme, écrit-il à Sophie Volland, quelle différence d'un homme à un autre ! mais aussi quelle différence d'une femme à une autre ! » Il devait pourtant donner à Grimm, pour sa Correspondance Littéraire, quelques pages écrites de verve où, critiquant l'essai de Thomas *sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différents siècles*, il se livrait aux généralisations les plus hardies. Il est vrai que c'était en 1772, époque où le philosophe, qui avait beaucoup vécu, se montre préoccupé par ce brûlant sujet. Certes, *La Religieuse*, avec son étonnante galerie féminine, était esquissée dès 1760, mais l'histoire de Madame de La Carlière, comme le *Supplément au voyage de Bougainville*, est de 1772 et c'est entre 1773 et 1775, croit-on, que fut écrite l'histoire de Madame de La Pommeraye.

Que se passait-il donc dans sa vie? A plus de cinquante-cinq ans, Diderot venait de rencontrer l'amour; et non pas le divertissement, et non pas le libertinage, mais l'amour qui bouleverse, torture et paralyse, l'amour comme à vingt ans. Madame de Meaux n'était plus de la première jeunesse; pourtant, elle devait être restée fort agréable puisqu'au sortir de sa liaison avec Damilaville qui venait de mourir, elle eut encore à choisir entre le philosophe et Monsieur de Foissy. De là vint tout le mal. La dame était légère, moins capable de passion, sans nul doute, que son vieil amant, plus coquette en tout cas qu'il ne l'eût souhaité, et ce fut la jalousie la plus sombre, mal dissimulée sous les beaux dehors d'une impossible générosité. Nous n'affirmons nullement que, de cet amour contrarié, soit sortie soudainement la vision que Diderot s'est donnée de la Femme; les origines en sont plus anciennes et rejoignent ce qu'il y a chez lui de plus profond. Mais comment ne pas être frappé de la conjoncture qui faisait paraître l'ouvrage de Thomas au moment même où notre auteur pouvait le mieux en mesurer sur lui-même l'exactitude ou les insuffisances? Il dut se souvenir de Madame de Puisieux, besogneuse et infidèle, il dut se souvenir des scènes violentes qui avaient troublé son ménage et, si la sage Sophie ne semble jamais s'être montrée à lui comme l'un de ces « diables de Milton » qu'il redoute, il dut rassembler alors toutes les observations d'une vie déjà longue pour en nourrir ces pages où le feu de l'intuition s'élève à la hauteur des idées générales.

Avec quelle ardeur le vieil amoureux va faire la leçon à Thomas! Et combien la finesse, la distinction, le détachement de ce dernier lui paraissent hors de saison! « A en juger par sa *Dissertation sur les femmes*, écrit-il, il n'a pas assez éprouvé une passion que je prise davantage pour les peines dont elle nous console que pour les plaisirs qu'elle nous donne. Il a beaucoup pensé, mais il n'a pas senti. » Mélancolique confidence, et qui souligne assez le caractère éminemment subjectif des propos qu'il s'apprête à tenir. C'est donc avec tout l'élan d'un tempérament que l'âge n'a pas encore affaibli, avec toutes les ressources de son cœur, qu'il va nous parler de la Femme. Mais, en dépit des apparences, sans doute a-t-il plus de chance d'atteindre ainsi la vérité de cet être sur le front duquel « il est écrit : MYSTÈRE ». Certes, il le verra à travers le prisme de son imagination ardente, il projettera sur lui le rougeoiement des flammes qui l'animent, mais l'image n'en sera que plus colorée, les traits essentiels n'en seront que mieux perceptibles.

Ce qui le frappe d'abord chez les femmes, c'est l'intensité que prennent leurs sentiments et leurs actes quand les intérêts profonds de leur nature sont en cause. Peut-on s'en étonner? Par la fougue de son caractère il entre en affinité avec elles. C'est par là qu'il leur ressemble; les devine et les comprend. Aussi est-ce son inclination personnelle, plus encore que le souci

de la vraisemblance, qui l'amène à quereller les peintres qui ne savent en donner que des représentations académiques. La Putiphar de La Grence? Elle est « froide, sans passion, sans chaleur d'âme, sans feu dans ses regards, sans désir sur ses lèvres ». La Madeleine de Carle van Loo? Trop de douceur l'environne. L'un et l'autre n'ont eu que du goût et de la délicatesse, qualités mineures pour de tels sujets. Pour sa part, telle qu'il la voit, la Femme n'est pas du tout cette petite maîtresse élégante et facile qu'a popularisée « notre joli Boucher », c'est un être excessif, extrême, mû par « la bête féroce qui fait partie d'elle-même ». « Spasmes terribles », « délire hystérique », « férocité épidémique », « transports de la tendresse maternelle », etc... voilà les mots qui affluent sous sa plume pour traduire son premier sentiment.

Car c'est à la physiologie qu'il demande l'explication dernière de leur singularité. Déchirant délibérément le voile que la littérature mondaine avait pudiquement jeté sur la psychologie de la femme, il affirme : « C'est de l'organe propre à son sexe que partent toutes ses idées extraordinaires. » Et certes, à lire les récits et nouvelles, on peut s'étonner que Diderot ne se réfère pas explicitement à cet axiome, qu'il semble s'en tenir à l'enchaînement classique des mobiles et négliger des motivations plus concrètes, mais, si l'on y réfléchit, l'observation physiologique est toujours sous-entendue. L'exaltation de Madame de La Carlière, son goût de l'action spectaculaire, son sens du « maintien auguste et solennel », ne font qu'illustrer la tendance « hystérique » qu'il signale dans son essai. Il faut en dire autant de Madame de Moni, la première supérieure, qui, avec ses accès d'enthousiasme, d'éloquence et d'inspiration, atteste « qu'il n'y a qu'une tête de femme qui puisse s'exalter au point de pressentir sérieusement l'approche d'un dieu ». Ainsi, lors même que Diderot nous donne de ses héroïnes une connaissance apparemment *psychologique*, il est aux antipodes de Madame de La Fayette, et l'on se prend à rêver à l'étonnante famille de « diaboliques » qu'il aurait pu créer si ses activités divergentes lui en avaient laissé le loisir. Car il renouvelle la notion littéraire de la Femme en renonçant aux poncifs romanesques du charme ou de la pureté; par instants du moins, il retrouve la voie racinienne et l'on comprend que Barbey d'Aurevilly, après avoir vilipendé un auteur dont le dévergondage intellectuel l'irritait, ait enfin reconnu en lui quelque chose de fraternel. Là où le « moraliste chrétien, mais qui se pique d'observation vraie » dénonce l'intervention du Diable, le philosophe découvre un être inquiétant par nature, étrangement doué pour le mal autant que pour la poésie et la mystique.

Il n'est pas sans apercevoir quelles circonstances ont pu favoriser cette violence : en refusant de voir dans la femme autre chose qu'un enfant fragile et charmant, notre société, il s'en rend compte, l'a livrée à son mauvais génie. Oisive,

elle accumule en silence des énergies qu'elle devra dépenser. On ne brime pas impunément les passions, Diderot le savait déjà au temps des *Pensées philosophiques*. Il en trouve ici la confirmation éclatante. Faute d'avoir été dérivées à temps, elles exploseront soudain, faisant de l'homme la victime éberluée d'extravagances qu'il aura lui-même provoquées.

Mais il ne s'arrête pas à cette vue pourtant féconde puisqu'elle portait en germe la revendication moderne du droit de la femme au travail. Sa pensée se hâte de rejoindre son centre, de retrouver la grande Image autour de laquelle s'organisent toutes ses rêveries, qu'elles soient scientifiques, philosophiques ou poétiques, l'image d'une Nature dont l'inconnu ne cesse de stimuler son imagination et qui détient toutes les réponses. Aussi revient-il avec force sur l'idée que, par-delà les influences sociales, c'est son organisation nerveuse qui a fait de la femme un être voué à tous les paroxysmes. Nous autres hommes, la civilisation peut nous atteindre, nous modifier jusque dans nos profondeurs, nous ouvrons notre esprit aux philosophes, aux livres, et nous les prenons au sérieux. La nature en nous disparaît sous les travestissements que nous nous appliquons à nous-mêmes ; nos masques deviennent nos visages. « La vérité trouve à l'entrée de nos crânes un Platon, un Aristote, un Epicure, un Zénon en sentinelle, et armés de piques pour la repousser. » Mais elles, « aucune autorité ne les a subjuguées ». Avec une feinte docilité, elles revêtent les déguisements que leur propose l'éducation, elles acceptent les règles du jeu social, Au fond d'elles-mêmes, pense Diderot, elles demeurent des êtres d'instinct, et la moindre occasion fera s'évanouir ce sourire délicat, ces manières raffinées, pour laisser ressurgir un visage de la jungle. Parmi nos parcs bien tracés, nos trumeaux, nos bergères, nos musiques et nos conversations distinguées, elles sont la Nature, voilée, certes, mais prête à se manifester sans pitié.

Aussi le philosophe n'hésite-t-il pas à affirmer leur amoranisme foncier. Les notions du bien et du mal, selon lui, flottent à la surface de leur âme comme une vague atmosphère. Il se peut qu'en des moments de calme elles s'imaginent y être profondément attachées. Diderot n'en croit rien « car elles sont restées, explique-t-il, de vraies sauvages en dedans ». Des volcans qui sommeillent, laissant provisoirement s'établir sur leurs pentes une campagne bucolique, c'est ainsi qu'il les voit. Pour lui, il se méfie des éruptions : vice et vertu, bonté et méchanceté, tout sera balayé, il le sait, dans la soudaineté du réveil. Nous sommes loin, on le voit, de la sereine Physis de Rabelais, si sûre de n'engendrer qu'Harmonie et Bonheur. Les élans du mysticisme, les accès de la fureur, Dieu et le Diable, ces épiphanies surprenantes dont la Femme est l'instrument d'élection, il les renvoie à la Nature. Tout en partageant l'optimisme du xvi^e siècle, le soupi-

rant de Madame de Meaux pressent à travers elles la cruauté de cette vie animale à laquelle nous participons.

Rien d'étonnant, dès lors, à ce que, cherchant dans Racine une illustration de ses vues, il néglige Hermione ou Phèdre pour ne retenir que Roxane. Les deux premières sont trop complexes, trop de rêverie se mêle à leur violence. L'autre, en revanche, élémentaire comme l'ouragan, lui fournit une image plus pure, plus essentielle, de ce qu'il veut faire entrevoir. Il reconnaît en elle cette volonté de puissance, ce *césarisme* presque toujours menacé, méfiant par conséquent, qui agite l'âme féminine, lui enseigne des ruses si subtiles que nous ne manquons jamais de nous laisser duper, et la tend au point de lui donner dans le mal une constance monstrueuse. La Reymer, Madame de La Pommeraye, Madame de La Carlière elle-même, relèvent toutes plus ou moins de cet archétype. Rien de semblable, il est vrai, chez Mademoiselle de La Chaux, plus proche des Atalides et des Junies, mais celui qui la torture ne va pas plus loin qu'un brutal égoïsme ; il est, au fond, dépourvu de toute cruauté. En fait, qu'il s'agisse du Marquis des Arcis, de Desroches ou de Tanié, les hommes se montrent généralement naïfs sans que nous les jugions ridicules, tant nous éprouvons en nous-mêmes la vraisemblance de leur candeur ! Seul Diderot paraît au-dessus de leur imprudente confiance, comme si la philosophie, la réflexion et l'expérience l'avaient enfin sauvé de notre ingénuité. Mais il n'est pas interdit de penser que l'insistance qu'il met à souligner la maîtrise des femmes en matière de dissimulation lui vient de ce qu'il s'est trouvé quelquefois au nombre de leurs victimes.

L'essai *Sur les femmes* ne serait-il donc qu'un libelle vengeur, un pamphlet misogyne, une apologie de la suprématie masculine ? Il serait bien étonnant qu'un esprit aussi généreux, un philosophe épris d'affranchissement, un homme qui a tant demandé aux femmes et qui a trouvé parmi elles l'amie dont chacun de nous peut rêver, se fût livré à pareille besogne. A vrai dire, les sentiments qu'elles lui inspirent sont très mêlés : de la crainte, sans aucun doute, car leur violence s'alimente aux forces mêmes de la Nature ; de l'étonnement surtout, car elles sont reines du bizarre et de l'imprévu ; de l'admiration cependant, car « ces frêles machines-là renferment quelquefois des âmes bien fortes » ; de la condescendance également, puisqu'il est homme : « O femmes, s'écrie-t-il, vous êtes des enfants bien extraordinaires ! » Mais, en définitive, c'est la pitié et la sympathie qui l'emportent. La sympathie parce qu'il retrouve en elles ce qu'il prise au-dessus de tout, ce qu'il demande à la poésie de l'avenir, une énergie accordée à la puissante vitalité du monde. De la pitié aussi, car il voit dans les femmes les principales victimes de l'ordre social.

Il est curieux d'observer alors comme il oublie ce qu'il avait

perçu de redoutable dans la spontanéité de leur nature, simple manifestation, en somme, de la Nature totale. C'est à cette dernière que, à mi-chemin entre l'optimisme idyllique de Rabelais et les impitoyables visions de Darwin, il continue de demander l'énoncé des lois idéales. Quant aux nôtres, elles s'en sont coupées, elles ne visent qu'à étouffer sa voix. Au bon sens, à la simplicité, au bonheur qui devait être notre lot, nous avons substitué la convention, l'absurdité et la souffrance. La fidélité dans le mariage et même, simplement, dans l'amour lui apparaît comme la plus monstrueuse des déviations. Non qu'il espère transformer le monde au point de le délivrer de ses préjugés. Les forces anti-naturelles lui semblent encore trop solides. Aussi, avec un réalisme qui exclut toute contradiction, admet-il la nécessité de composer. Dès lors, comme dans *Le Neveu de Rameau*, il va se dédoubler, anarchiste au fond de lui-même, par tempérament et par réflexion, conformiste au dehors, car, il le confesse, « il y a moins d'inconvénients à être fou avec des fous qu'à être sage tout seul. »

Il n'en poursuit pas moins ses protestations véhémentes : dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, cela va de soi, puisque l'objet même de l'ouvrage est d'opposer le bonheur des Tahitiens, qui ne connaissent que des unions de rencontre, à tous les drames qu'engendrent nos règles inhumaines. Mais, après tout, ce ne sont là que des idées, des rêveries peut-être, et l'on peut croire, parfois, que l'on côtoie le romanesque ou la légende. Il en va autrement des récits où Diderot, visant à donner l'illusion de la vie réelle, fait régulièrement apparaître la fidélité comme un mythe responsable de toutes les tragédies. C'était déjà vrai de *La Religieuse* dont l'action tout entière repose sur l'adultère de Madame Simonin. Quels reproches cette mère coupable s'adresse-t-elle au moment de mourir ? Est-ce d'avoir détruit chez sa fille l'espoir d'un légitime épanouissement ? Est-ce de l'avoir condamnée à mener dans un cloître une vie moribonde ? Nullement. Quel crime, pourtant, que celui-là ! La seule faute dont elle s'accuse est justement celle dont l'auteur, pour sa part, n'hésite pas une seconde à l'absoudre.

C'est le même mécanisme fatal qui provoque le malheur de Desroches et de Madame de la Carlière. Sans doute, en entreprenant de raconter leur histoire, Diderot se proposait d'abord d'illustrer « l'inconséquence du jugement public sur nos actions particulières », mais ce n'était là qu'une intention superficielle, un lieu commun de moraliste. En profondeur, une tout autre idée se fait jour, beaucoup moins anodine celle-là, la même précisément que soulignaient déjà les données de *La Religieuse* : la fidélité dans l'amour ? Fanfaronnade de vertu qu'il est bien imprudent de prendre au sérieux. Avant même qu'elle ne s'exprime clairement, cette réflexion s'impose au lecteur devant les catastrophes que déchaîne Madame de

La Carlière pour ne l'avoir pas faite elle-même. « Et puis, ajoute Diderot à la dernière page du récit, j'ai mes idées, peut-être justes, à coup sûr bizarres, sur certaines actions, que je regarde moins comme des vices de l'homme que comme des conséquences de nos législations absurdes, sources de mœurs aussi absurdes qu'elles, et d'une dépravation que j'appellerais volontiers artificielle. »

Mais ce n'est pas seulement le mariage qui se trouve ainsi contesté. L'amour libre lui-même, tel que le conçoit, du moins, Madame de La Pommeraye, n'en est, à la vérité, qu'une imitation aimablement anarchisante. Elle n'a pas demandé au marquis de prendre à son égard un engagement religieux et civil qui ne conviendrait sans doute ni à l'un ni à l'autre. Mais, au fond, pense Diderot, son préjugé est le même que celui de Madame de La Carlière : elle exige l'amour éternel et la fidélité absolue. Sa liaison n'est donc qu'un mariage déguisé. Pour qu'elle pût réussir, il faudrait qu'ils se fussent défaits, l'un et l'autre, des idées qui ont cours dans notre société. La chose, d'ailleurs, paraît assez facile au marquis, puisqu'il trouve ainsi l'occasion de satisfaire son goût, très masculin, de la diversité. Mais l'orgueil de Madame de La Pommeraye, son ambition de régner sans fin (encore Roxane !) l'amènent à opposer farouchement son *instinct* de domination aux volontés générales de la *Nature*. Sans doute le philosophe se garde-t-il d'insister sur cette opposition, toujours est-il que la signification profonde de l'épisode reste conforme à ses idées sur la fidélité. Si nous pouvions en douter, l'apologue salace de la Gaine et du Coutelet nous tirerait d'incertitude.

Nous sommes donc bien devant l'une des convictions les plus tenaces de Diderot. Mais, s'il faut l'avouer, nous aurions aimé le voir s'expliquer plus à fond. Nous aurions aimé lui demander surtout ce que, dans une telle perspective, deviendrait le sentiment de l'amour. Viendrait-il toujours animer et comme humaniser la préférence charnelle ? Ne s'effacerait-il pas dans la béatifiante torpeur d'une existence parfaitement accordée aux exigences naturelles ? Faudrait-il dire adieu à Tristan ? La *Suite de l'entretien entre d'Alembert et Diderot* donne à penser qu'il était prêt à accepter ces conséquences. Il est absurde, estime-t-il, d'attacher les notions de bien ou de mal, d'honneur ou de honte, à des actes indifférents au même titre que ceux de boire ou de manger. Affirmation hardie et qui suppose acquises des certitudes qui, aujourd'hui encore, nous font défaut. Mais il n'est pas l'homme des démonstrations. Il procède par incursions aventureuses. Ses raids l'entraînent soudain bien au-delà des barrières qu'il a renversées, puis il revient, s'oublie, aperçoit d'autres directions et s'y engage. Toutefois, parmi tous ces caprices d'une pensée en perpétuel mouvement, on distingue un principe de continuité : la soif éperdue de s'affranchir. Jamais homme, peut-être, n'eut autant que Diderot l'impatience du frein et nous ne sommes

pas éloigné de croire que l'allégresse évidente qui accompagne en lui l'exercice de l'esprit lui venait du sentiment de nier à chaque instant l'obstacle, d'étendre à l'infini le champ d'une liberté insatiable. Le Diderot des profondeurs, peut-être parce qu'il eut à se libérer dès l'enfance, refuse aussi spontanément les règles sociales que les règles religieuses. Il se manifeste partout où il trouve un contour à briser, et c'est à cette imprudence foncière qu'il doit ses vues les plus risquées aussi bien que ses intuitions les plus fécondes.

Dans le cas qui nous intéresse, il ne s'est pas demandé ce que deviendrait l'amour de l'homme et de la femme après l'abolition totale des « lois » complexes qui l'entravent et l'orientent. Il ne semble pas avoir vu qu'il y perdrait forme et structure et qu'en brisant les flancs du vase on laisse enfin s'échapper l'eau. Peu lui importe le naufrage de l'amour tel que nous le connaissons. Il fait confiance à la nature, sans doute, pour le réinventer d'une façon plus saine. Si l'on doit s'en tenir, au moins provisoirement, au plan de la pensée, de la généreuse utopie, il n'hésite pas : la liberté sexuelle absolue lui paraît le gage le plus sûr de l'émancipation de la femme, parce qu'elle dénouerait, de la manière la plus radicale, non seulement les liens de l'autorité, mais encore tout lien quel qu'il soit. « Femmes, que je vous plains, écrit-il. Il n'y avait qu'un dédommagement à vos maux ; et si j'avais été législateur, peut-être l'eussiez-vous obtenu. Affranchies de toute servitude, vous auriez été sacrées en quelque endroit que vous eussiez paru. » Ses intentions sont excellentes. Il se peut, néanmoins, qu'orienté par ses préoccupations biologiques et scandalisé par notre obstination à nous distinguer de l'immense famille animale, il nous rappelle au sentiment de notre origine mieux qu'il n'aperçoit l'étendue du problème féministe. S'il accorde à la femme la liberté sexuelle absolue, c'est un peu comme une compensation. Mais on peut se demander si telle est bien la liberté à laquelle elle aspire, du moins si c'est la seule. Malgré toute la sympathie qu'il leur réserve, les femmes restent pour lui des « enfants extraordinaires ». Il admet leurs possibilités intellectuelles, il admet leur force de caractère, mais ses vues restent masculines. Trop de condescendance encore se mêle à son admiration.

Peut-il croire, d'ailleurs, que cette seule mesure agirait comme une panacée, mettrait fin par enchantement à la servitude féminine autant qu'à toutes nos tragédies ? Aux dernières pages du *Supplément*, c'est à la dépravation artificielle de nos appétits qu'il impute expressément la méchanceté de la Reymer et de Gardeil, le malheur de Tanié, de Mademoiselle de La Chaux, du chevalier Desroches et de Madame de La Carlière. Sans doute l'idée est-elle à retenir et le tranquille bonheur des Tahitiens ne saurait manquer d'apparaître comme la condamnation de nos mœurs. Mais leur félicité un peu fade rappelle par bien des côtés ces visions opti-

mistes auxquelles s'est complu le XVIII^e et qu'on retrouve jusque dans les romans de Sade. Telles que Diderot les imagine, les femmes de Tahiti sont douées d'une nature merveilleusement paisible en comparaison de celles, beaucoup plus vraisemblables, qu'il évoquait en critiquant Thomas ! D'où venait donc à ces dernières toute leur violence ? Serait-ce du seul malaise dans lequel les aurait jetées une société mal faite ? Dans une large mesure, sans doute. Toutefois, nous l'avons remarqué, c'est bien la nature féminine elle-même dans son énergie instinctive qu'il s'était persuadé d'atteindre. Se serait-il fait illusion ? N'aurait-il pas plutôt, dans l'intérêt de sa thèse, lénifié à l'excès l'âme de ses Tahitiennes ? En fait, si la rêverie romanesque contredit ici l'intuition de ce qui est, c'est que Diderot reste encore partagé entre le naturalisme poétique de la Renaissance et le naturalisme plus dur qu'annoncent maintes pages de son œuvre et qui allait s'épanouir au XIX^e siècle.

Consultons sa pensée profonde : à travers les propos pleins de feu qu'elle lui inspire de dédier à la femme, se fait jour l'étonnante unité d'un tempérament accordé à tout ce qui est libre, spontané et violent. Tels sont, en effet, les caractères constants de ce qu'il goûte, en art comme en philosophie, en morale comme en politique. Sans doute l'homme raisonnable intervient-il d'ordinaire, comme dans *Le Neveu de Rameau*, pour s'opposer au penseur trop hardi. Pour s'y opposer ? Certes, mais, plus encore, pour le stimuler, le défier, le sommer d'aller jusqu'au bout. En définitive, le vrai Diderot, le Diderot créateur, est celui qui pourrait dire de tout ce qu'il aime ce qu'il écrivait de Venise : « Il n'y a nulle part moins de lumières acquises, moins de morale artificielle, et moins de vices et de vertus chimériques. » Ainsi peut-on contester les idées de Diderot sur les femmes, on ne peut contester, du moins, qu'il s'y révèle tout entier.

Paul LECOQ.

LE PRIMITIVISME DE DIDEROT

On a longtemps admis que si Diderot avait sa place dans l'histoire du primitivisme, c'était pour avoir écrit le *Supplément au voyage de Bougainville*. Certes ce dialogue, publié seulement en 1796, a beaucoup contribué à la célébrité de son auteur, et au succès, quelque peu équivoque, du « mirage tahitien ». Certes Diderot s'y est prononcé en faveur de la liberté sexuelle, avec une audace qui provoque encore le